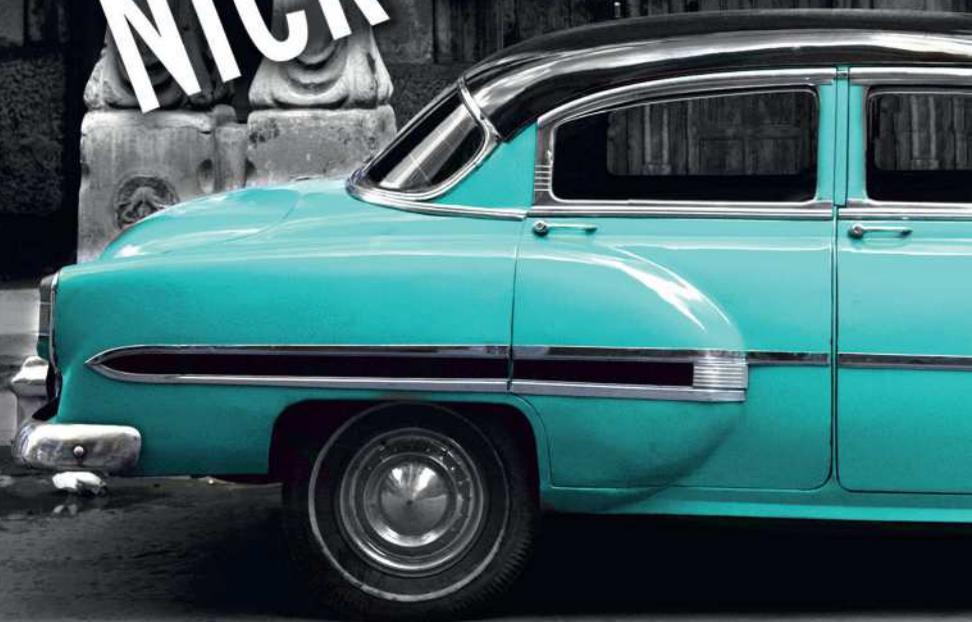


CUBA LIBRE

NICK STONE



série noire
GALLIMARD

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

NICK STONE

Cuba Libre

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR SAMUEL TODD

nrf

GALLIMARD

Titre original :

VOODOO EYES

© *Nick Stone, 2011.*

© *Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

Pour...
Ma femme, Hyacinth,
et Aurélien Masson.

Ah-ha-ha ! Ever get the feeling you've been cheated ?

JOHNNY ROTTEN

LE RING VIDE

28 octobre 2008

Tous les matins sans exception, Eldon Burns quittait sa maison de Coconut Grove en taxi, direction la salle de boxe qu'il possédait sur la 7^e Avenue à Liberty City — quartier le plus dur et le plus décrépit de Miami, un endroit peu recommandable pour un homme de son âge et sain d'esprit. La salle avait beau avoir été désertée depuis plus de huit ans, Eldon avait toujours refusé de vendre ou louer le bâtiment parce que c'était ici, entre ces quatre murs, qu'il se sentait encore un peu exister, communiait avec ses souvenirs, souriait aux fantômes des triomphes passés et se souvenait d'une époque où, chef adjoint de la police, en un sens, il faisait tourner la ville.

À l'intérieur, la salle était une ruine en mouvement qui s'effondrait un peu plus chaque jour. Le sol de béton, un temps constellé des traces d'une multitude de pieds, reposait désormais sous un manteau de poussière si épais qu'on aurait dit un tapis décrépit. Et ça continuait. L'air ambiant ressemblait à une averse de crasse, entachant les rayons de soleil obliques qui filtraient à travers les fenêtres. Les sacs de frappe rigides pendaient aux chaînes et crochets raidis par la rouille. L'immense ring — en son temps le plus grand de son espèce en Floride — au centre formait un tas disgracieux de chêne pourri et de tissu moisi. Il s'était effondré après une

tempête, à la suite d'une fuite dans le toit qui s'était transformée en une authentique cascade. La pluie avait détrempe le tapis et pénétré le bois. Avec le temps, la chaleur et la négligence, la structure s'était affaissée tel un combattant dominé, une jambe après l'autre. Le lieu avait été adopté par une colonie de gros rats marron, dont les cris perçants et les cavalcades avaient remplacé les bruits habituels de la salle, tout comme le bourdonnement de milliers d'insectes aéroportés arrivés par le trou béant du toit. Parfois, des perroquets, des mouettes ou même des pélicans s'invitaient à l'intérieur, mais ils peinaient souvent à retrouver la sortie ; les rats se chargeaient alors de ces volatiles, et l'odeur de leurs restes s'ajoutait à celle de l'inexorable pourriture.

Les rats n'avaient pas peur d'Eldon, habitués aux visites quotidiennes de cet homme-de-quatre-vingt-quatre-ans revenant littéralement sur ses pas à travers la poussière, marchant lentement, tête inclinée parce que, désormais, il lui était impossible de la tenir aussi haute que jadis. Ils lui jetaient des coups d'œil furtifs, leurs yeux brillant dans la pénombre, et l'on aurait dit qu'ils se demandaient si le jour était venu où Eldon allait rejoindre la cohorte des volatiles égarés.

Eldon ne leur prêtait aucune attention, pas plus qu'à l'état de délabrement du lieu. Il gagna son bureau sur la droite, par une porte incrustée dans un mur de miroirs sans tain, comme dans les salles d'interrogatoire des commissariats.

Il s'assit derrière le bureau et observa la salle. Il ne la voyait pas telle qu'elle était aujourd'hui, mais telle qu'elle avait été dans le temps, en *son* temps : une douzaine de boxeurs de tous âges, sautant à la corde, s'entraînant avec un partenaire ou sur les punching-balls, boxant dans le vide devant les miroirs, aussi inconscients de sa présence aujourd'hui qu'ils l'étaient à l'époque. Il entendait les bruits des poings sur les sacs, les incessants battements des pieds qui sautaient à la corde ; puis le gong des trois minutes et Abe Watson — l'entraîneur en chef, manager et copropriétaire de la

salle de gym — annonçant la trêve à deux espoirs qui s'entraînaient sur le ring. Il voyait son vieil ami, vivant, Kangol rouge vissé sur le crâne, donnant des conseils aux débutants.

Eldon Burns, si absorbé et heureux des sons et visions tournoyant dans son esprit, n'entendit pas le craquement furtif de la porte principale que l'on ouvrait, pas plus qu'il ne vit la personne qui entra.

La disgrâce d'Eldon avait été aussi fulgurante que brutale.

Primo, à la veille de leur cinquantième anniversaire de mariage, sa femme Lexi avait demandé le divorce. Ayant vaincu l'alcoolisme auquel Eldon — peu attentionné et trop préoccupé par ses affaires — l'avait conduite, elle avait alors voulu se débarrasser de l'autre drame de sa vie, son mari. Du moins, c'est ce qu'elle prétendait. En réalité, les choses n'allaient plus entre eux depuis que leur benjamine, Leanne, et leur fils adoptif, Frankie Lafayette-Burns — un boxeur haïtien, un prodige qu'il avait entraîné — avaient trouvé la mort dans un accident de bateau au Mexique en 1990. On avait découvert plus tard qu'ils venaient de se marier et que Leanne était enceinte. Cette nouvelle avait davantage dévasté Eldon que celle de l'accident : le gosse qu'il avait recueilli et élevé comme le sien baisait sa plus jeune fille.

Cependant, Eldon était content d'être débarrassé de Lexi. Le divorce n'avait pas été trop douloureux, contrairement au prix de la séparation : dix millions de dollars et leur maison à Hialeah, qu'il adorait.

Puis, il avait perdu Abe. En 1999, on avait diagnostiqué un cancer du poumon à son meilleur ami et ancien coéquipier de la police de Miami. Abe avait fumé deux paquets de Chesterfield sans filtre par jour pendant quarante-trois ans. Eldon l'avait vu maigrir à vue d'œil sur un lit d'hôpital jusqu'à n'être plus qu'une tête sifflante au corps de brindille, respirant, se nourrissant, pissant et chiant à travers des tubes. Il était mort quelques minutes avant minuit, à la veille du nouveau millénaire.

Abe avait été enterré selon ses vœux — en uniforme, avec à la hanche son Colt de 1911 à crosse nacrée et, à ses pieds, les rangers de son fils décédé au Vietnam. Dans sa main, une bouteille de rhum Wray & Nephew qu'il aimait boire et, dans ses poches de pantalon, deux paquets de clopes, son Zippo et un sac de pièces en argent. Abe avait expliqué ainsi à Eldon ses dernières volontés : « Vu les conneries que j'ai faites, j'avais forcément devoir payer ou dégainer pour passer mon chemin hors de l'enfer. Si je n'y arrive pas, je pourrai toujours trinquer avec le diable. »

Au cours des deux mois suivants, la salle s'était peu à peu vidée. Eldon n'avait ni le temps ni le désir d'entraîner lui-même les combattants et pas question d'embaucher quelqu'un pour remplacer Abe. Son écurie s'était éloignée vers d'autres salles, d'autres sports ou d'autres rues que celles empruntées pour venir jusqu'à lui.

Puis était venu le reste.

Eldon avait entamé le nouveau millénaire comme conseiller spécial du chef de la police, mais, pour qui connaissait le fonctionnement de la ville, le titre était symbolique, une manière de légitimer sa présence après sa retraite officielle des forces de l'ordre de Miami.

Les Affaires internes enquêtaient sur les liens entre Eldon et Victor Marko, un magouilleur politique inculpé pour meurtre. Les bœuf-carottes avaient mis Eldon à pied en découvrant que leur association durait depuis plus de trente ans.

Trois mois plus tard, ils l'avaient convoqué pour l'interroger. Eldon était prêt. Il l'avait toujours été. Il était venu sans avocat. Il n'en avait pas besoin. Au cours de toutes ces années passées dans la police, il avait amassé des tonnes de casseroles sur tous les gusses ayant prêté serment.

Les enquêteurs l'avaient gardé dans la salle d'interrogatoire une vingtaine de minutes. Il leur avait parlé franchement et très clairement, révélant la pointe de l'iceberg de merde qu'il avait sur leurs supérieurs — qui l'observaient tous depuis un moniteur situé dans une pièce adjacente.

On lui proposa un marché. Il pouvait tout garder — sa fortune, ses maisons, sa retraite, sa réputation et sa liberté — mais il devait démissionner sur-le-champ et regagner vite et *très* discrètement l'anonymat.

Il s'était donc retiré dans la salle de la 7^e Avenue où, à bien des égards, tout avait vraiment commencé pour lui.

Il fallut à Eldon un moment pour dissocier l'homme devant son bureau des fantômes qu'il convoquait dans la salle. Lorsqu'il s'aperçut que le négro n'était pas le fruit de son imagination, le gymnase reprit son aspect bien réel : celui d'une ruine vide, excepté lui et son hôte.

L'homme semblait regarder Eldon droit dans les yeux à travers le miroir, une paire de pupilles fixes et résolues, tels deux points sombres perçant son propre reflet.

Le gars était grand et mince, presque famélique. Ses vêtements — une chemisette noire et un treillis de la même teinte marron foncé que sa peau — semblaient tourbillonner autour de lui à cause de la douce brise qui passait par les fenêtres sans carreaux et le toit éventré. Sa chemisette était constellée d'oiseaux dorés.

Eldon ne le connaissait pas. Mais bordel, que voulait-il ? Au cours des huit dernières années, Burns n'avait pas reçu la moindre visite ici.

Pas une.

Le gamin n'avait pas l'air d'un clodo, trop bien fringué, et des cheveux coupés court.

Peut-être était-il venu pour apprendre à se battre ?

Tiens donc.

Eldon envisagea cette possibilité. Quand avait-il testé un débutant pour la dernière fois ? Le pouvait-il encore — à son âge ?

Une envie soudaine l'envahit, poussée d'adrénaline vivifiante qui le fit glousser intérieurement.

Eldon détailla le gamin. Il avait l'air d'avoir quatorze ans. Et *tendre*. Ses traits étaient encore doux et enfantins, sans réels contours, une petite nature. Mis à part sa *bouche*. Bon Dieu — quelle lippe de dément ! Putain, comment était-*ce* possible ? Mais il ne parvenait pas à l'imaginer en combattant, pas vraiment, pas du tout. Un coup de poing le fendrait en deux. En fait, plus Eldon le regardait, plus il avait du mal à déceler en lui un potentiel athlétique. Il avait la taille d'un joueur de basket-ball, mais pas la carrure. Trop chétif, trop décharné, bien trop faible.

Puis, comme s'il avait lu dans les pensées d'Eldon, le gamin s'éloigna pour se diriger vers la porte principale.

Il partait.

Il ne pouvait pas.

Pas encore.

Eldon se leva de sa chaise aussi vite qu'il le pouvait. Il fallait qu'il rattrape le négro.

Il ouvrit la porte de son bureau et fit un pas.

— Attends !

Le gamin se retourna et regarda Eldon qui s'avavançait vers lui sur le sol poussiéreux.

— Elton Bourns ?

Il avait un fort accent hispanique. Un immigrant tout-juste-débarqué-du-rafiot, devina Eldon, peut-être un Cubain.

Eldon hocha la tête et s'approcha de lui, remarquant que le gamin balayait la salle des yeux tout en en gardant un sur lui. Il était à l'affût, rapide. Eldon paria que ses réflexes étaient bons.

Eldon décida de s'amuser un peu, de traiter le négro comme tous les nouveaux arrivants qui passaient les portes du gymnase dans l'espoir de devenir boxeurs. À l'époque, Eldon avait sa manière à lui — légendaire — de faire le tri entre les sérieux et les sérieusement leurrés.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Eldon s'arrêta juste devant lui. Rien de plus qu'un gamin — un

gamin affublé de trente centimètres inutiles, et à la tête bien trop grande pour son corps décharné. Eldon ne pouvait s'empêcher de fixer sa bouche, amas de chair naturelle mais arbitraire empilé sous son nez.

— Tu veux devenir boxeur ? ; *Usted desea ser boxeador ?*

Le gosse hochait la tête.

— Comment tu t'appelles ?

— Osso.

— ; *Osso ? T'es quoi, cubano ?*

Osso ne répondit pas. Probablement un clando, songea Eldon. Comme l'avait été Frankie.

— Les bons viennent de ton pays, t'es au courant ? Les meilleurs boxeurs amateurs au monde. *Los mejores boxeadores son cubanos.*

Cela fit sourire le gamin et ce sourire était un spectacle affreux : une carcasse d'animal fraîchement écrasé en travers d'une autoroute. Un tas de chicots, dont aucun ne se distinguait vraiment des autres. En un sens, songea Eldon, c'était un bon départ. En y regardant de plus près, il se rendit compte qu'il s'était trompé. Le gamin était jeune mais loin d'être tendre. Il n'avait plus grand-chose à perdre au niveau du visage. Son nez était déjà aplati et deux profondes cicatrices parallèles lui barraient la joue droite. Peut-être Eldon pouvait-il faire quelque chose pour lui, l'envoyer dans l'une des deux salles qu'il connaissait, tenues par d'anciens boxeurs qu'il avait entraînés ?

Mais d'abord il fallait qu'il sache si Osso voulait se battre, s'il était déterminé. Le gosse devait passer le test.

— Bon, Osso. Voilà ce que je veux que tu fasses, dit Eldon. Je veux que tu me frappes au visage.

Osso le regarda, stupéfait.

C'était toujours la première réaction des débutants, et elle ne voulait rien dire. Mais la suivante comptait.

— Frappe-moi au visage. Je suis sérieux, dit Eldon.

Osso ne réagit pas, l'air désespéré.

Burns comprit alors que le négro n'avait peut-être pas vraiment capté, il montra donc son poing et répéta en espagnol :

— *Golpéame en la cara. Dame tu mejor golpe. ¡Vamos, cabrón!*

Le même percuta. Il le vit dans ses yeux. Un détail au fond de ses pupilles, comme si une ombre avait traversé son cerveau.

Osso recula son bras droit et Eldon se prépara à esquiver un méchant coup.

Mais le gamin n'envoya pas son poing.

À la place, il sortit un flingue.

Pas n'importe quel flingue.

Le flingue d'Abe — son Colt .45, sa fierté et sa joie — l'arme avec laquelle il avait été *enterré*.

Eldon reconnut la crosse nacrée, le viseur au bout du canon et, enfin, les initiales d'Abe — « A.J.W. » — gravées sur le pontet.

Eldon avait vécu la moitié de son existence dans l'attente de ce moment, et maintenant qu'il était enfin arrivé, il n'était même pas effrayé. Seuls les gens qui croyaient en Dieu ou avaient une bonne raison de vivre craignaient la mort. Il ne faisait pas partie de ces catégories. Et à cette distance, cela serait aussi indolore que de mourir dans le coma. Il serait raide avant que son corps ne le réalise.

Il était juste curieux.

— *¿Quién le envió?* demanda-t-il à son futur assassin.

— Vanetta Brown.

— Quoi ?

La porte s'ouvrit derrière le tireur. Et la toute dernière chose qu'Eldon Burns vit fut une personne réapparaissant soudain dans sa vie.

Première partie
CITÉ DE VERS

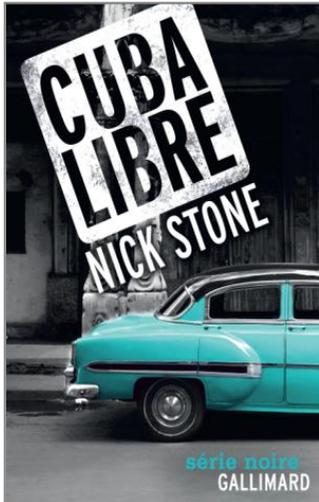
DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

TONTON CLARINETTE, 2008 (Folio Policier n° 579)

VOODOO LAND, 2011 (Folio Policier n° 683)



Cuba Libre

Nick Stone

Cette édition électronique du livre
Cuba Libre de Nick Stone
a été réalisée le 04 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136452 - Numéro d'édition : 238507).

Code Sodis : N51505 - ISBN : 9782072462931
Numéro d'édition : 238510.